

*Quand le colonisé échappe au médecin, et que l'intégrité de son corps est conservée, il s'estime largement vainqueur. La consultation pour le colonisé est toujours une épreuve. Quand l'avantage pris par le colonisateur ne se ramène qu'à des comprimés à avaler ou des potions à ingurgiter, le colonisé ressent une impression de victoire sur l'ennemi. La fin de la consultation met un terme à la confrontation. Les médicaments, les conseils ne sont que les séquelles de cette épreuve. Quant au fatalisme, ce refus apparent du père, par exemple, de devoir la vie de son fils à l'intervention du colonisateur, il faut l'étudier selon deux perspectives. Il y a d'abord le fait que le colonisé, pareil en cela aux hommes des pays sous-développés ou aux déshérités de toutes les régions du monde, perçoit la vie non comme épanouissement ou développement d'une fécondité essentielle, mais comme lutte permanente contre une mort atmosphérique. Cette mort à bout touchant est matérialisée par la famine endémique, le chômage, la morbidité importante, le complexe d'infériorité et l'absence de portes sur l'avenir.*

Fanon

*L'An V de la révolution algérienne*



Fanon aimait infiniment enseigner. Il voulait faire “grandir les cervelles”. Par le savoir livresque, mais aussi en les faisant “bouger”. Faire bouger les façons de fonctionner du psychisme où les normes sociales incrustées en nous, les déterminismes qui pèsent sur nous depuis l’enfance et fabriquent des mécanismes enkystés, refoulés, sans que nous en ayons la moindre conscience, nous amenant à penser et à agir de telle ou telle façon.

Il voulait le plus possible désaliéner chacun, le rendre libre afin qu’il soit pleinement sujet. Sa conception de la liberté psychique relevait à la fois de la pensée de Sartre, de Marx, de la psychanalyse et de quelques autres philosophes, dont Merleau-Ponty qu’il avait découverts quand il suivait les cours à la Faculté des lettres de Lyon, en même temps qu’il faisait sa médecine. Il avait hérité cette synthèse de sa collaboration avec Tosquelles à Saint-Alban : la maladie mentale entrave la liberté du patient, il ne peut être sujet.

Fanon m’a parlé plusieurs fois de Tosquelles. Il disait :

– C’est lui qui m’a appris mon métier.

Tosquelles avait fait la guerre d’Espagne, il avait été au PCE puis avait rejoint le POUM (Parti ouvrier d’unification marxiste). Tosquelles et Fanon étaient tous deux des “guerriers”. Des guerriers de la liberté, contre l’oppression, d’où qu’elle vienne.

Contrairement à Tosquelles, Fanon n’avait pas été analysé, il n’avait pas eu le temps. Il se promettait de faire une analyse “après la révolution algérienne”.

Lorsque j'ai vu récemment le film sur Tosquelles à Saint-Alban, que de résonances avec le CNPJ ! Tosquelles, pendant la guerre, improvisa des soignants peu orthodoxes : des avocats, des religieuses, des putains. De tout ce monde hétéroclite il fit surgir, par ses "soins" (dans tous les sens du terme) et par la vie avec les malades (les malades soignent les soignants, c'est dialectique) des sujets soignants.

Saint-Alban, c'était un trou perdu de la province française, la campagne, où Fanon connut les paysans lozériens lesquels, nous disait-il, le prenaient au début pour un sorcier parce qu'il était noir.

Déjà pour poursuivre ses études, il n'a pas cherché à rester à Paris, la ville aux fausses lumières, aux modes, au tape-à-l'œil. Étudiant, il est allé à Lyon, loin des paillettes et du clinquant parisien. Au temps de Tunis, Fanon détestait le faux, le toc. En cela certains pouvaient le trouver brutal, il n'aimait pas perdre son temps dans de fausses apparences. Beaucoup de ceux qui le trouvaient brutal et cassant, savaient que, même s'il n'en disait rien, il démasquait quelque part en eux leur mauvaise foi (au sens sartrien), les masques dont ils s'affublaient pour se valoriser aux yeux des autres et donc, à leurs propres yeux. D'où leur rancœur et même leur haine. Rien de plus douloureux que d'être "mis à nu" dans la pensée de l'autre quand on veut cacher et se cacher à soi-même des choses, faire prendre des vessies pour des lanternes au sujet de sa personne même, se mentir à soi-même.

Les infirmiers du CNPJ disaient qu'il avait une "seconde vue". Il répondait que c'était son expérience et rien d'autre. Il savait

non seulement écouter, mais entendre. À travers les dires mais aussi en observant les façons d'être, il savait déceler les faux-semblants, atteindre la vérité des êtres.

Un jour, dans le flot des patients qui venaient de la Tunisie tout entière, arriva à la consultation externe une femme d'une cinquantaine d'années, accompagnée d'un homme jeune, autour de vingt ans. Ils habitaient la région de Kairouan, ne parlaient que l'Arabe, mais l'infirmier préposé à cet effet, traduisait.

Dans la salle de consultation, Fanon était assis à sa table, moi à côté de lui pour rédiger les ordonnances. Les deux infirmiers et les deux aides-soignantes étaient debout.

La femme, debout, se plaignait de céphalées qu'elle avait depuis que, après de fortes pluies, le toit de son gourbi se fut effondré sur sa tête.

Fanon écoutait les plaintes de la malade, traduites par l'infirmier, mais il regardait l'homme jeune, lui aussi debout près de la femme.

Soudain Fanon me dit :

– Qui est cet homme ?

Je répondis alors que je n'en savais rien. Sans doute le fils de cette dame. J'avais à peine fini ma phrase qu'il dit :

– Cet homme est un épileptique.

Et se tournant vers l'infirmier, sans plus prêter attention à la femme, il ajouta :

– Demandez-lui s'il a des crises.

L'infirmier obtempéra et il s'avéra en effet que cet homme, fils de la dame, avait des crises. Fanon les lui fit décrire. Le gourbi fracassé et les maux de tête de la mère furent oubliés.

C'était bel et bien un épileptique. Et Fanon n'avait fait que le regarder.

– Docteur, vous êtes pire que la *daghezza*, lui dit l'infirmier.

La *daghezza* était la diseuse de bonne aventure qui prédit l'avenir.

Fanon expliqua qu'il n'avait pas "la seconde vue", mais de l'expérience, que l'épileptique pouvait présenter des signes extérieurs dans le visage qui signaient l'épilepsie.

C'était quand même estomaquant.

Après, il examina la mère, puis le fils, donna un traitement.

C'est ainsi que Fanon passait pour quelque peu sorcier, comme chez les paysans de Saint-Alban.

Il y a deux phrases de Freud que je lui ai souvent entendu répéter :

"Il est bon de savoir sur quel sol tourmenté se dressent fièrement nos vertus".

"Je ne peux que transformer votre névrose en malheur banal".

Des phrases qui renvoient à cette humilité, à la tendresse dont il parle dans la conclusion des *Damnés*.

Fanon avait ses exigences quant à l'idée de l'Homme et il ne se contentait pas de l'idée, il mettait celle-ci en pratique dans toute la mesure de ses moyens. Il s'efforçait d'être, et son exemple entraînait chacun à être, "plus grand que lui-même".

*La thèse qui veut que la promotion d'une société nouvelle ne soit possible que dans le cadre de l'indépendance nationale trouve ici son corollaire. C'est que dans le même temps où l'homme colonisé s'arc-boute et rejette l'oppression, il se produit en lui un bouleversement radical qui rend impossible et scandaleuse toute tentative de maintenir le régime colonial. C'est ce bouleversement que nous avons étudié ici.*

*Il est exact que l'indépendance réalise les conditions spirituelles et matérielles de la reconversion de l'homme. Mais c'est aussi la mutation intérieure, le renouvellement des structures sociales et familiales qui imposent avec la rigueur de la loi l'émergence de la nation et l'épanouissement de sa souveraineté.*

Fanon

*L'An V de la révolution algérienne*